

# *Libretto*



ANTE TOMIĆ

MIRACLE  
À LA COMBE  
AUX ASPICS

Traduit du croate par  
MARKO DESPOT

*libretto*

Titre original  
*Čudo u Poskokovoj Dragi*

© Ante Tomić, 2009, représenté par Hena Com publishing  
© 2021 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-36914-755-8

## NOTE DE L'ÉDITEUR

L'orthographe croate est rigoureusement phonétique : à chaque caractère correspond un son unique et invariable. On s'assurera une prononciation correcte en ayant à l'esprit les particularités suivantes :

ć = tch mou (match)

c = ts (tsar)

č = tch dur (Mandchourie)

e = é (pré)

g = g (gare)

h = kh (halva)

j = ill (feuille)

s = ss (lisse)

š = ch (chou)

u = ou (roue)

ž = j (je)



*Well my name's John Lee Pettimore  
Same as my daddy and his daddy before  
You hardly ever saw Grandaddy down here  
He only came to town about twice a year  
He'd buy a hundred pounds of yeast and some copper line  
Everybody knew that he made moonshine  
Now the revenue man wanted Grandaddy bad  
He headed up the holler with everything he had  
It's before my time but I've been told  
He never came back from Copperhead Road*

Steve Earle



À Zrinka Tukić



## CHAPITRE UN

*Consacré aux dizaines de manières de préparer la polenta, aux choses à ne pas faire lorsqu'on lave des vêtements de couleur, et à la soupe servie dans un cendrier. Deux hommes manquent de se faire assassiner, un autre désire se marier, et l'on ne sait pas qui est le plus à plaindre.*

Loin dans les montagnes se niche la Combe aux Aspics. Difficile à trouver, cachée, protégée comme une forteresse, avec une unique route praticable à travers un défilé sinueux qui, après un dernier contour, s'élargit soudainement sur un plateau karstique, pour buter, à peine deux cents mètres plus loin, sur une falaise à pic. Là, sur cette terre rocailleuse, rarement ensoleillée, s'étalent quelques champs de trèfle, deux ou trois rangs de patates et de pois chiches, deux insignifiants lopins d'oignons arrachés à grand-peine à l'enchevêtrement de ronces, de frênes et de charmes. Les fleurs orange des citrouilles rôtissent sur une minuscule parcelle défrichée ceinte d'un muret de pierres sèches.

Un village fantôme se recroqueville sur les bords du plateau, au pied de la falaise : une dizaine de maisons de pierre et d'étables basses aux tuiles fendues – abandonnées, en ruine, envahies par la végétation. Et, au milieu de ces décombres, s'élève la blanche et pimpante maison de Jozo Aspic, le seul à être demeuré là avec ses fils, sur la terre de sa tribu éparpillée. Cela fait longtemps que les autres Aspic sont partis s'installer dans des villes lointaines, trouver du travail, éduquer leurs enfants, et qu'ils ont oublié leur pays et leur long passé séditieux.

C'étaient des hommes fiers et insoumis, des brigands et des contrebandiers : dissimulés sous des peaux de mouton, ils bondissaient hors du troupeau et, de leurs lames courtes et recourbées, tranchaient la gorge tour à tour aux percepteurs ottomans, aux géomètres autrichiens, aux gendarmes, policiers et facteurs yougoslaves. Les chroniques ecclésiales rapportent bon nombre d'accidents où quelque fonctionnaire, ayant surestimé sa propre autorité, s'était aventuré dans la Combe aux Aspics. Longtemps, très longtemps, personne n'en entendait plus parler. Et puis des bergers le retrouvaient dans un fossé, rongé par les bêtes. Ils le reconnaissaient à son uniforme brodé d'or, que le pauvre avait fièrement porté de son vivant.

Mais tout cela, c'était du passé. Les habitants étaient partis, avaient adopté les lois et les coutumes citadines. Ils avaient perdu le caractère sauvage et rebelle qui forçait à prononcer le nom des Aspic à voix basse, prudemment, en l'accompagnant des malédictions de rigueur. Seul Jozo était resté, au grand dam de sa femme Zora, décédée l'an passé.

À l'époque où elle croyait encore que cela pourrait avoir un effet, Zora suppliait Jozo de fuir le pierrier, le désespoir, les ténèbres profondes et insondables des nuits hivernales, quand on vous rappelle, à la faveur du hurlement lointain des loups,

que vous êtes vivants et que vous reposez dans une tombe glacée. Elle le conjurait de déménager en un endroit ensoleillé, où l'on peut entendre les gens, la musique, quelque part en bord de mer, pourquoi pas : habiter près d'autres personnes, à proximité d'un magasin, d'un restaurant, d'une poste, d'un hôpital, d'une école, avoir le téléphone et l'eau courante.

– Ce serait plus simple, Jozo, murmurait-elle en pleine nuit, le poussant du pied dans leur lit.

– Va au diable ! répondait-il en lui tournant le dos. Si je descends, ils m'obligeront à immatriculer la voiture.

– Mais tout le monde immatricule sa voiture. C'est normal !

– Eh bien moi, je ne veux pas ! Ils n'ont pas à savoir ce que je possède ou non.

Zora poussait un soupir éploré, les larmes coulaient sur ses joues. Elle pleura et gémit ainsi les dix premières années de son mariage, puis ses yeux s'asséchèrent. Du jour au lendemain, elle se tut, et ne parla plus jamais avec son mari. Elle se faisait violence pour lui servir la soupe, pour lui arranger le col de sa chemise, ils se couchaient sans dire un mot et se levaient sans se souhaiter le bonjour. Ils faisaient même ces choses-là dans le silence. Ainsi pendant plus de trente ans. Comme si elle en avait fait vœu à la Sainte Vierge, Zora se tut jusqu'à son dernier soupir, où elle jeta un tendre et ultime regard à son époux et murmura :

– Tu es une merde.

Puis elle mourut, laissant Jozo seul avec quatre enfants, certes adultes, mais d'humeur belliqueuse : Krešimir, Branimir, Zvonimir et Domagoj.

Le vieil Aspic, coléreux et revêche, n'avait de sa vie dit un mot aimable, caressé ou étreint quiconque. Si quelqu'un avait essayé de l'embrasser, il l'aurait certainement tué sur place. Quand il appréciait une personne, il n'en laissait rien

paraître. Avec ses fils, le problème principal était qu'ils étaient plus grands que lui. Petit et courtaud, le père avait supporté ses fils aussi longtemps qu'ils avaient été gringalets, mais dès que l'un d'entre eux fêtait ses treize ou quatorze ans et qu'il le dépassait en taille, il se mettait à le haïr. Ayant hérité des gènes de leur mère, les quatre garçons étaient devenus grands et costauds : de sa perspective de grenouille, leur père les dévisageait avec malveillance ; il avait appris avec le temps à bien réfléchir avant de les talocher. Pour être honnête, il les craignait un peu. Encore à présent, au gré des caprices de la météo, il sentait dans ses os le souvenir d'une bagarre qu'il avait eue avec Krešimir, vingt ans plus tôt.

Krešimir – il ne devait pas avoir plus de dix-sept ans – avait cassé le manche de la hache, et Jozo lui avait imprudemment donné une baffe. Et là, Dieu tout-puissant, le fils l'avait empoigné par la chemise, et paf, paf, paf, coup droit, revers, coup droit, revers, coup droit, revers... Krešo ne se serait jamais arrêté si son père, dans un geste antisportif, ne lui avait envoyé son genou dans les parties. Il se recroquevilla et tomba. Avec l'intention de l'achever, Jozo lui envoya deux coups de pied dans les côtes ; au troisième, le garçon lui agrippa la jambe. Il le fit tomber, lui grimpa dessus, le saisit par les cheveux et se mit à lui frapper la tête au sol. À moitié évanoui, Jozo put libérer un bras : il planta ses doigts dans les yeux de son fils, se dégagea et prit la fuite.

Tout l'après-midi, les deux se pourchassèrent dans la montagne : ils se tendirent des embuscades, se bastonnèrent, se jetèrent des pierres jusqu'au moment où le père s'effondra, à moitié mort, sous un érable. Krešimir lui avait cassé le nez, le tibia et deux côtes. La nuit venue, Jozo revint à la maison à quatre pattes. Zora l'attendait sur le seuil, un sourire mauvais sur les lèvres. Elle était contente, la diablesse, l'animal, l'épouse du démon.

– Rigole, rigole, dit Jozo en crachant du sang. Si tu voyais l'autre...

Le fils aîné avait dégusté, lui aussi : il avait l'humérus fendu, l'arcade sourcilière ouverte et deux dents de moins. Mais de l'avis de tous, Jozo avait perdu ce combat. Sa carrière de père suivit dès lors une pente déclinante. En dépit de nombreux accrochages ultérieurs, avec Krešimir et ses autres rejetons, il ne put recouvrer son titre de champion.

Depuis la mort de sa femme, il était obligé de parler avec ses fils, bien plus qu'il ne l'aurait voulu. Il ne sortait pas souvent de chez lui, il avait pris sur lui de préparer à manger pour la famille, s'étant rendu compte qu'il aimait cuisiner, expérimenter, inventer des recettes. La polenta, par exemple. C'est incroyable, toutes ces façons de préparer la polenta. Jozo mettait l'eau à bouillir, y versait la farine de maïs, puis, une minute avant qu'elle ne prenne, il rajoutait tantôt du fromage râpé, tantôt du lard grillé avec de l'oignon, du pâté de foie, des tomates, de la purée de carottes, des noix hachées, de la cannelle, de la confiture d'abricots, ou du yoghourt aux fruits... Le vieux se réjouissait chaque fois qu'il trouvait un nouveau goût à sa polenta, même quand ça ne plaisait pas à ses fils, qui avaient eu la diarrhée après sa polenta au cacao. Malgré ces incidents, le père ne baissait pas les bras. Il aurait pu manger de la polenta chaque jour.

Et de fait, ils en avalaient chaque jour.

De temps en temps, touillant avec dégoût la masse gluante d'une incroyable couleur brunâtre, l'un des fils demandait :

- Bon Dieu, avec quelle merde tu l'as épicée ?
- Avec de la moutarde.
- Papa, t'es un malade.
- Pardon, pour ceux qui n'aiment pas, la cuisine est par là, disait Jozo, pointant un doigt résolu en direction du fourneau.

Cette phrase mettait un terme à toute rébellion dans la

salle à manger, personne d'autre ne voulant s'occuper de la cuisine. De la même manière, personne ne se permettait de critiquer Domagoj, le plus jeune d'entre eux, qui, après la mort de l'épouse et de la mère regrettée, se chargeait de la lessive. Sans plainte aucune, tous portaient des sous-vêtements rosâtres, assez peu masculins, Domagoj ignorant qu'il fallait laver séparément le linge blanc et celui de couleur.



– Crouou! Crouou! Crou!

Le roucoulement roula à travers le pierrier, glissa entre les premiers bourgeons des arbres, égaya cette matinée de printemps ensoleillée, alors que la nature se reposait. Jusque-là, tout semblait calme et harmonieux, personne n'était l'ennemi de personne. La buse campait paisiblement au sommet du chêne, les serpents bronzaient paresseusement sur la pierre. Même le vent s'était arrêté, la rosée brillait sur les fils argentés des toiles d'araignées. Puis la tourterelle poussa son cri, suscitant une tension inexplicée dans la Combe aux Aspics.

– Crouou! Crouou! Crou! entendit-on une nouvelle fois.

Dans la cuisine, Jozo leva les yeux de son journal et tendit l'oreille, tout comme Krešimir qui était en train de s'occuper d'un pot d'échappement pourri dans le garage. Dans la cour, Branimir et Domagoj fendaient du bois; ils se figèrent, la hache en l'air.

– Crouou! Crouou! Crou! roucoula l'invisible oiseau pour la troisième fois.

Les garçons lâchèrent tout et se précipitèrent au rez-de-chaussée, dans un petit réduit sous l'escalier.

À moins d'un kilomètre de la Combe aux Aspics, la Lada blanche de l'Intercommunale d'électricité sautillait sur la route accidentée qui traversait le défilé.

– Depuis mil neuf cent quatre-vingt-quatre, déclara le maigrichon d’une vingtaine d’années qui parcourait des documents, assis à la place du mort.

– Non, sans déconner ! rétorqua avec stupéfaction le chauffeur grassouillet, à peine plus âgé. Ils ne paient plus l’électricité depuis mil neuf cent quatre-vingt-quatre ?

– C’est tout ce qu’on sait, dit le passager. Peut-être qu’ils ne payaient pas avant non plus, mais les documents plus anciens sont archivés à la cave.

– J’arrive pas à le croire. Tu es sûr ? On leur a envoyé des mises en demeure ? Personne n’a songé à leur couper le courant ?

– Personne ne les connaît.

– C’est impossible.

– Au bureau, personne n’a entendu parler de la Combe aux Aspics. À part peut-être le vieux Nediljko. Tu connais Nediljko, le boiteux, il prend sa retraite après le Nouvel An. Il a fait la tête de celui qui sait quelque chose. Il m’a regardé craintivement quand je lui ai posé la question, mais il n’a rien voulu raconter.

– C’est bizarre.

– Il m’a seulement dit : « Si tu as une once de jugeote, ne te mêle pas de ça. – Mais pourquoi, monsieur Nediljko ? j’ai demandé. C’est quoi, le problème ? Dans ces cas-là, on coupe toujours le courant, non ? – Petit, je t’ai tout dit, qu’il m’a répondu. Laisse la Combe aux Aspics tranquille. Oublie même que tu en as entendu parler. »

– On dirait une blague, conclut le chauffeur. Tu as vérifié s’il y avait encore des habitants ? Quelqu’un y vit toujours ?

Le passager était sur le point de répondre par l’affirmative, compte tenu de l’importante consommation de kilowatts, mais ce fut inutile, car une preuve de la vie dans la Combe aux Aspics venait de débouler sur le côté droit de la route,

une dizaine de mètres plus loin, pointant un fusil semi-automatique en direction du pare-brise de la Lada Niva. Puis une autre surgit d'un buisson, un pistolet à la main.

– C'est quoi cette..., chuchota, stupéfait, le maigrelet.

Le chauffeur reprit rapidement ses esprits, injuria vilainement le Créateur du ciel et de la terre, mit la marche arrière et parcourut quelques mètres. Mais un troisième homme se dressa derrière eux, un lance-roquettes nonchalamment accroché à son épaule, coupant toute retraite à l'équipe de terrain de l'entreprise publique.

– Éteins le moteur et mets les mains sur le volant! Montre tes mains, que je les voie! ordonna Krešimir en approchant prudemment, pointant son fusil semi-automatique et les observant à travers le viseur.

Le chauffeur coupa le moteur et tira le frein à main. Apeurés, les deux étrangers levèrent les bras tout doucement, voulant montrer qu'ils étaient venus sans armes, avec des intentions pacifiques. Les trois Aspici cernèrent aussitôt la voiture.

– In-ter-com-muna..., lut Branimir avec peine l'inscription au-dessus de l'éclair jaune sur la portière.

– Intercommunale d'électricité, l'aida Domagoj.

– Sortez! dit Krešimir en tambourinant du canon de son fusil contre la vitre de la Lada. Tous les deux. Sortez!

– Nous venons pour l'électricité, se risqua le chauffeur, émergeant de la voiture les mains levées.

– Nous avons quelques questions concernant vos factures, ajouta le passager.

– Nous n'avons aucune question concernant vos factures, corrigea le chauffeur. On est venus comme ça, voir s'il y a...

– Qui vous a envoyés? le coupa Krešimir.

– Mais..., s'embrouilla le chauffeur. Nous venons pour l'électricité.

– Espèce d’andouille, tu entends ce qu’on te demande? cria rageusement Branimir qui, poussant ses deux frères, vint braquer son pistolet contre la joue de l’employé de l’Intercommunale d’électricité. Qui vous a envoyés, ordure?

– On... on... on... vient... pour l’électricité, répéta le malheureux d’une voix chevrotante. Personne... ne... ne... ne nous a envoyés. On est venus de notre propre chef.

– Krešo, laisse-moi le tuer, implora Branimir. Quand on aura tué le premier, le second parlera.

Krešimir réfléchit un instant à la proposition, puis secoua la tête.

– Emmène-les à la maison. Papa saura quoi en faire.



Les mains liées derrière le dos, les deux hommes en salopette bleue étaient agenouillés sous le mûrier. Menaçant, une courte mitraillette à la main, le vieux Jozo tournait autour d’eux, lentement, sous les yeux de Krešimir, Branimir et Domagoj qui observaient la scène avec intérêt.

– Ratko, tu dis? demanda Jozo au chauffeur.

– Non, monsieur, moi, c’est Nenad. Ratko, c’est lui, dit le chauffeur en désignant son collègue de la tête.

– Nenad, corrigea Jozo. C’est mal, ce que tu fais, Nenad. Tu le sais, que c’est mal.

Nenad baissa les yeux, hochant la tête de honte pour ne pas vexer le vieil homme. Armé, qui plus est.

– Tu es un bon garçon, poursuivit Jozo pensivement. Je le vois sur ton visage. Tu n’es pas mauvais, on t’a retourné la tête. Tu t’es laissé embarquer par de mauvaises influences. Tu factures l’électricité. Tu n’as jamais pensé, en facturant l’électricité à un homme comme moi, que ça pouvait être ton père? Ou ta mère? Est-ce que ton père et ta mère savent

ce que tu fais, Nenad? Est-ce qu'ils t'ont élevé pour que tu factures l'électricité? Est-ce qu'ils savent où tu es maintenant, espèce de bandit?

La tête penchée sur sa poitrine, Nenad éclata en sanglots. Jozo comprit que ses paroles lui avaient brisé le cœur, que le garçon était bouleversé par l'évocation de ses parents et de leur honte face à la déchéance morale de leur fils. Tout cela émut le vieux Jozo Aspic. Lui alla droit à l'âme. Comment donc, n'était-il pas un père, lui aussi?

– Allez, dis-moi, mon garçon, souffla-t-il bienveillamment à l'oreille de Nenad. Dis à Jozo qui vous a envoyés, et peut-être... Je ne promets rien, mais peut-être que je vous laisserai la vie sauve.

– Personne ne nous a envoyés, monsieur. Nous sommes venus de notre propre chef, dit Ratko.

– Papa, laisse-moi le tuer! tonna Branimir. Laisse-moi en tuer un, l'autre parlera après...

Jozo l'interrompt d'un geste de la main et se pencha tout près du visage de l'employé de l'Intercommunale d'électricité.

– Ne mens pas, mon garçon. Ce n'est pas bien de mentir, dit-il doctement. Je sais que quelqu'un vous a envoyés, et je sais qui c'est... Nediljko!

Il s'arrêta pour observer la réaction de Ratko à l'évocation de ce nom, et sourit en constatant qu'il avait raison.

– Krešo, tu te souviens de Nediljko? demanda-t-il à son fils aîné en se relevant. Tu ne t'en souviens sûrement pas, tu étais encore jeune quand ce vautour est venu avec ses factures d'électricité. Je l'ai tellement bien accueilli qu'il n'a plus été tenté de revenir. Eh bien, comment va le camarade Nediljko? demanda Jozo aux deux hommes. Il a mal au genou?

– Il boite.

– Il boite, répéta Jozo avec mélancolie. Il s'en est bien sorti. Je ne lui ai cassé qu'une jambe. Je voulais lui trancher

l'oreille. – Il se tourna vers son fils aîné. – Je tenais le couteau contre son oreille, mais ta mère ne m'a pas laissé faire. « Arrête, Jozo, pas devant l'enfant », qu'elle a dit. À l'époque, elle me parlait encore. Et maintenant, regarde, dit-il, hargneux, en jetant un coup d'œil aux prisonniers. Tu laisses partir un bon à rien, tu lui épargnes la vie, il t'est reconnaissant. Mais regarde-moi ça ! Tu en laisses partir un, ce sont deux autres qui se raboulent.

Il hocha la tête, arma sa mitrailleuse et la pointa sur les employés.

– Je ne vais plus me laisser emmerder.

– Non, monsieur ! Je vous en prie, monsieur Aspic ! On voulait pas ! On est désolés, on ne recommencera plus jamais ! Ayez pitié ! Au nom du Christ, ne tirez pas ! couinèrent les deux hommes en salopette, mais Jozo avait déjà levé le canon en l'écartant du visage, car sa mitrailleuse, un vieux modèle, dégageait beaucoup de fumée.

– Crouou ! Crouou ! Crou !

Le roucoulement se fit de nouveau entendre, interrompant Jozo dans son geste. Krešimir, Branimir et Domagoj dressèrent l'oreille.

– Crouou ! Crouou ! Crou !

– Ils ne sont pas seuls ! cria le vieux. Krešimir, Branimir, Domagoj, vite ! À vos postes !

Alors que les trois frères couraient vers la route, un sifflement perçant résonna à travers la Combe aux Aspics. Zvonimir, qui avait passé la journée à faire le guet, se mit debout sur un rocher et fit un large signe des bras à son père et à ses frères.

– Fausse alerte ! cria la sentinelle. C'est don Stipan !

Deux minutes plus tard, la Passat bleu nuit du curé de Smiljevo, qui avait l'ingrate responsabilité de veiller sur les âmes de ce coin perdu, s'arrêta dans la cour.

– Loués soient Jésus et Marie, salua le curé en sortant de la voiture.

– Pour les siècles des siècles, marmonnèrent humblement les Aspic.

– Quoi de neuf, mes amis ?

– Rien de spécial, don Stipan, la vie suit son cours, dit Jozo. Krešimir fit un geste en direction de la voiture.

– Le moteur fait un drôle de bruit.

– N'est-ce pas ? acquiesça le prêtre. Je l'ai aussi remarqué. Comme s'il toussait.

– Comme ça, à première vue, je dirais que la pompe d'injection est foutue.

– Jette un coup d'œil, sois gentil, dit le curé en lui tendant la clé de la voiture, avant de se tourner vers les deux hommes agenouillés. Et ceux-là, qui sont-ils ?

– Des bandits, mon père, répondit le doyen de la famille. Ils sont venus facturer l'électricité. Ils volent le peuple. Si vous étiez venu cinq minutes plus tard, vous les auriez trouvés refroidis.

– On ne tue pas les gens, Jozo, c'est péché.

– Eh, tout est péché avec toi.

– C'est péché, Jozo. C'est un péché mortel. S'ils t'ont offensé, laisse-les repartir, ils ne recommenceront plus.

– Mais ils recommenceront, don Stipan, ils reviennent pour un oui ou pour un non. C'est la deuxième fois en trente ans qu'ils viennent me facturer l'électricité. Je ne peux plus tolérer ça.

– Monsieur Aspic, c'était une erreur. Je vous donne ma parole, on ne reviendra plus !

Nenad, de l'Intercommunale d'électricité, avait essayé d'intervenir, mais personne ne lui avait prêté attention.

– Jozo, écoute-moi, dit le prêtre en approchant avec

prudence. C'est chrétien de pardonner, ajouta-t-il en abaissant le canon de la mitraillette. Laisse-les repartir.

Jozo hocha la tête et poussa un soupir en regardant ses prisonniers.

– Vous avez de la chance, dit-il avant de se tourner vers ses fils. Enfermez-les au cellier.

– Jozo, non, laisse-les partir, supplia le curé.

– Eh, tu voudrais le beurre et l'argent du beurre. Je leur épargne la vie, comme tu le voulais. Ne m'en demande pas plus. Ce sont mes prisonniers.

Don Stipan le fixa avec reproche, mais Jozo ne fléchit pas.

– Tu ne veux pas les laisser s'en aller ?

– Non.

– D'accord, dit le curé.



– Tu veux manger quelque chose ? Il nous reste de la polenta aux cerises.

– Non, merci, le dîner m'attend, dit don Stipan avec prudence, s'asseyant sur la chaise de la cuisine.

– Tu ne sais pas ce que tu manques, mais bon. Qu'est-ce que je peux t'offrir ? Tu veux une bière, de l'eau-de-vie, du café ?

– Donne-moi un café avec un jus de fruit, si tu en as.

– J'ai tout, mon ami. Que nous vaut le plaisir de ta visite ?

– La messe pour ta défunte épouse, ça fera un an qu'elle est morte, jeudi en huit.

– Allez ? s'étonna Jozo. Déjà ? Et qui a payé la messe ?

– Elle-même, avant de mourir. Elle a payé d'avance dix ans de messes de requiem. Elle disait : « Je sais qu'ils ne vont pas s'en souvenir », et tu vois, elle avait raison. Elle était très pieuse, ta défunte épouse.

– Si tu le dis. Tu la connaissais mieux que moi, dit Jozo.

– Chaque fois que c’était dur pour elle, elle s’en remettait à Dieu.

– Qu’est-ce que tu veux, on se fourre facilement le doigt dans l’œil.

Le prêtre ne sut pas comment interpréter la remarque de Jozo. Il jeta un coup d’œil à la cuisine où Domagoj lui préparait le café. Sur le mur au-dessus du frigo pendait un calendrier pour le mois de février, alors qu’on était en avril, et à côté, de guingois dans son cadre, une vieille photo de quelques hommes en uniforme... Au milieu, Krešo Aspic, bien plus jeune, le bras autour de l’épaule d’un escogriffe souriant, une kalachnikov à la main et un béret crânement posé sur la tête. Le curé eut une grimace de dégoût en voyant la pile de vaisselle sale et moisie dans le lavabo. Une masse jaune s’était figée en coulant sur la cuisinière, et la crédence était recouverte de taches de nourriture de toutes les couleurs.

– Ils ne veulent pas laver la vaisselle, mon père, dit Jozo en remarquant le regard du prêtre.

Il pointa la tête en direction de Branimir qui s’assit à table.

– L’autre jour, cet imbécile a eu la flemme de laver une assiette, il a mangé dans un cendrier.

– Un cendrier?! s’étonna don Stipan.

– Un grand cendrier en cristal. Comme il n’y avait pas d’assiette propre, cette andouille a versé la soupe dans le cendrier.

Au souvenir de cette idée de génie, Branimir esquissa un sourire ravi.

– Il trouve ça drôle, dit le père, dépité. Dieu tout-puissant! Toute ta vie, tu inculques des principes à tes enfants, et voilà le résultat! Quand ils se déshabillent, ils laissent tous leur caleçon sur le lit. Sans parler de la lessive : quand il y en a un qui lave sa chemise et la laisse sécher, un autre la lui prend, et ça finit en bagarre.

– Une maison est difficile à tenir sans présence féminine, conclut don Stipan en sirotant le café que Domagoj venait de poser devant lui.

– Pas du tout, dit Jozo en se frottant le ventre des deux mains. J’ai pris six kilos.

– Ça ne se voit pas avec ta stature.

Jozo Aspic tiqua et lui jeta un regard haineux à travers ses paupières à demi fermées. Si un autre que le curé lui avait fait un tel commentaire sur sa taille, il lui aurait fichu une taloche sans sermon. Connaissant le point faible de son père, Branimir, radieux, leva la tête dans l’attente d’une explosion de rage, alors que Domagoj recula peureusement d’un pas. Don Stipan remarqua que l’atmosphère s’était comme refroidie. Par chance, Krešimir vint désamorcer la tension en lançant la clé de la Passat sur la table.

– Comme je vous l’ai dit, c’est la pompe d’injection qui merde.

– C’est sérieux ?

– Non, c’est facile à changer, dit le fils aîné en s’asseyant à table. Mais il faut acheter une nouvelle pompe, et ça coûte deux cents euros. La voiture a quel âge ?

– Elle est neuve, à peine un an et demi.

– Alors elle est toujours sous garantie ?

– Je pense que oui.

– Donne-la au garage, ils doivent te la réparer à l’œil. Par contre, n’attends pas. Tu peux encore la conduire, mais elle ne va pas tenir longtemps. Quoi de neuf chez toi ? demanda Krešo en s’appuyant sur les coudes et en croisant les doigts.

– Rien de spécial, je suis venu vous dire pour la messe de votre mère, jeudi en huit.

Krešimir baissa les yeux et hocha la tête solennellement, comme il se doit quand on parle d’une défunte.

– J’ai demandé à votre père comment vous vous débrouillez sans elle, il me dit que ça va, continua don Stipan. Ça fait plaisir à entendre.

– Ça ne va pas du tout, don Stipan ! s’emporta Krešo.

– Regardez-le, dit Jozo. Qu’est-ce qui ne va pas ?

– Rien, dit Krešimir avec amertume. Rien ne va. Je donne juste un exemple, don Stipan : les caleçons. L’élastique est usé, toutes nos culottes nous viennent jusque-là – et il écarta les bras à l’horizontale. Si je veux – pardonnez l’expression – aller pisser, je n’ai pas besoin de les enlever. Je n’ai qu’à les lâcher.

– Oh, les caleçons le gênent..., ironisa Jozo.

– Pas seulement les caleçons ! se fâcha Krešimir. Regarde la chemise de Domagoj.

– Qu’est-ce qu’elle a, ma chemise ?

– Il a perdu un bouton, il en a cousu un violet, qu’il a pris sur la veste de la mère. Si au moins il avait trouvé la bonne couleur.

Honteux, Domagoj couvrit le bouton de sa main. Revêtu de tissu violet et de la grandeur d’une pièce de monnaie, il est vrai qu’il jurait sur sa chemise à carreaux bleus et blancs.

– Et regarde Branimir. Depuis l’enterrement, il ne porte que des pantalons de laine noirs.

– Ce sont de beaux pantalons, qu’est-ce que ça fait ? dit Jozo sur un ton conciliant.

– Une paire de pantalons, papa, souligna Krešimir. On ne peut pas porter une seule paire de pantalons toute l’année.

– Là, tu as raison, admit Jozo, puis, se tournant vers Branimir : Écoute ton frère. Bon sang de bois, Brane, tu aurais pu te changer.

– Rien ne va plus dans cette maison depuis que la mère est partie, continua Krešimir, bouillonnant. On est fripés, malpropres, mal rasés, comme des bêtes des collines.

– Ce n'est pas une raison pour nous insulter, dit son père à voix basse.

Un silence gênant envahit la cuisine de Jozo Aspic. Le fils aîné avait proféré des vérités qui les tourmentaient tous depuis un certain temps, et ils avaient honte de l'avouer.

– Hum, toussota don Stipan avant de déclarer doctement : Je crains qu'il n'existe qu'une seule issue à la situation que vous vivez. L'un de vous devrait se marier. Qu'un seul revienne avec une femme, et tout serait plus simple.

Les Aspic, incrédules, se regardèrent avec effroi. Le choc les avait rendus muets. Branimir éclata d'un rire nerveux, mais se tut en comprenant que personne n'avait envie de plaisanter. Aucun d'entre eux ne s'attendait à ce que le curé profère de telles horreurs. Personne excepté Krešimir, qui, les yeux perdus dans le vide, ramassait du bout des doigts les miettes sur la table.

– Tu sais, don Stipan, dit-il finalement, j'y ai aussi songé.

– Krešo, fiston..., gémit Jozo.

– Je ne pensais pas le dire un jour, poursuit Krešimir sans prêter attention à son père, mais ce serait peut-être mieux de se marier. On ne peut plus continuer ainsi, mon père. On ne peut plus vivre sans femme.

Le prêtre hocha la tête.

– Krešo, réfléchis bien, le prévint son père. Réfléchis, ne fais pas la même erreur que moi.

Krešimir hocha pensivement la tête en direction du vieux. Il avait l'air de celui qui a pris une lourde décision et qui n'a pas l'intention d'y renoncer.

– Je ne vous ai rien dit parce que je n'étais pas sûr, mais ça fait quelque temps que je pense qu'il faudrait descendre en ville me trouver une femme.

Tous restèrent bouche bée devant la déclaration de Krešo. Seul Domagoj, le benjamin et le plus sensible d'entre eux, le

filz préféré de leur mère défunte qui l'avait élevé quasiment comme une fille, Dieu ne lui ayant pas permis d'en avoir une, enfouit son visage dans le rideau encrassé et, inconsolable, éclata en sanglots.